

Intrigues, complots, où entrent en scène, Anglais, Canadiens, Américains et Sauvages. Je rejette le livre presque avec dégoût. Non ce n'est pas là une épisode de notre histoire : la vérité, la simple vérité historique avant tout ! On ne saurait trop s'élever contre cette étrange manière d'écrire l'histoire : c'est la défigurer, c'est la ravalier, c'est fausser l'esprit et les idées de la jeunesse, dans les mains de laquelle tombent ces livres de pure fiction.

Pourtant il me semble, Mesdames et Messieurs, que ce beau fait d'armes qui immortalisera à jamais la guerre de 1812, traité selon toute la vérité historique aura toujours droit d'exciter l'enthousiasme d'un auditoire canadien. Vous raconter les causes de cette guerre, les suites qu'elle a eues ; faire passer devant vous les acteurs de cette époque mémorable, c'est ce que je me suis proposé de faire, dans mon discours de ce soir : heureux, si je pouvais réussir à effacer, au moins en partie les impressions erronées qu'auraient laissées dans l'esprit de ceux qui l'ont lu, le roman que je viens de mentionner.

Et cependant, je n'ose presque continuer ; non que je doute de votre indulgence ; je sais qu'elle est acquise à tous ceux qui montent à cette tribune avec de la bonne volonté ; mais je l'avoue, je me sens mal à l'aise pour parler de notre histoire en songeant que nous avons près de nous un homme qui a déjà tant et si bien écrit du Canada, dans les Vies de messire Olier, des Sœurs Bourgeois, Youville et Mance et de Mlle Leber, et qui s'occupe, dit-on, dans ce moment à couronner ce travail par "l'Histoire générale de la Colonie de Montréal." Cependant ce savant biographe, fut-il ici présent, je n'en continuerais pas moins mon discours, persuadé que son indulgence est au niveau de sa profonde érudition.

J'entre donc en matière sans plus de préambule.

Nous sommes à cette époque de 1812 et de 1813. Vous savez qu'alors, toute l'Europe était en armes. Depuis plusieurs années, notre pays contemplant, avec anxiété, mais sans en ressentir les secousses, les luttes gigantesques de Napoléon I contre l'Angleterre et les autres grandes puissances de l'Europe. Cette guerre, il est vrai, gênait extraordinairement nos relations commerciales avec la France et certains pays de l'Europe, ses alliés ; mais avec l'Angleterre, notre commerce n'en était devenu que plus actif. Le blocus continental imposé par Napoléon à l'Angleterre, en lui fermant les ports de la Baltique, forçait cette puissance à venir s'approvisionner dans sa colonie, des choses qui lui étaient nécessaires et indispensables pour soutenir cette guerre désastreuse. Dès lors nos céréales, nos alkalis, notre bois de construction, atteignirent un prix presque fabuleux. Déjà, dès 1803, des chantiers de construction de marine marchande, établis au bas de notre ville, avaient donné à ce genre de commerce, une activité extraordinaire. Mais la cessation des hostilités, tarit pour nous cette branche d'industrie : il n'en reste plus de trace aujourd'hui.

Bien plus, l'état de paix, dont nous avions joui jusques là, ne devait malheureusement pas, non plus, durer longtemps. La Providence avait décrété que le souffle de la guerre, qui désolait l'Europe, traverserait les mers, et se ferait sentir dans cette colonie, naguères si heureuse.

Les Etats-Unis, voyant l'Angleterre engagée dans cette terrible lutte, en profitèrent pour élever contre cette puissance des motifs de plainte réels ou supposés. Déjà leur gouvernement avait décrété l'embargo sur les vaisseaux Anglais, et défendu même tout

commerce avec le Canada. Tout faisait donc présager une rupture ouverte entre les deux pays : elle ne se fit pas attendre. La guerre fut déclarée en juin de cette année 1812, et proclamée aussitôt solennellement à Québec et à Montréal.

Quoiqu'on s'attendit généralement à cet événement, il ne laissa pas néanmoins de causer partout une grande sensation. Les villes, en peu de jours, prirent un aspect tout militaire. La Presse jeta le cri d'alarme. Les citoyens s'assemblèrent, en masse, pour délibérer sur les dangers de la chose publique. Les Sauvages, nos fidèles alliés, accourus au premier signal, dansèrent leurs danses de guerre. Il n'y eut pas même jusqu'à nos paisibles maisons d'éducation, où le culte des muses ne faillit être interrompu pour les travaux de Mars. Partout retentissaient des chants guerriers, des refrains militaires :

Mourir, c'est rendre à la Nature,
Un don qu'elle nous a prêté ;
Quiconque meurt sous son armure,
Renaît à l'immortalité.

Le bruit du tambour
Nous rappelle au camp, Rataplan, &c.

Cependant, une grande inquiétude s'emparait involontairement de tous les esprits. Cette déclaration de guerre nous prenait à l'improviste. Nous n'avions, à opposer à l'ennemi, qu'à peu près deux régiments de troupes régulières.

Le Général Prevost, qui gouvernait alors la colonie, venait, il est vrai, d'ordonner la levée de quatre bataillons de milice d'élite et incorporée ; mais il fallait du temps pour organiser ces recrues, pour les exercer au maniement des armes. Il fallait surtout des chefs habiles et qui possédassent la confiance entière du soldat. Le danger était pressant, imminent : l'ennemi s'avançait en force.

D'un autre côté les Canadiens tournaient leurs regards vers leur Evêque, dont le patriotisme bien connu les assurait de la part pleine d'anxiété qu'il devait prendre dans le danger public. Ils voulaient avoir sa sanction avant de voler à la défense de la Patrie. Malheureusement, Mgr. Plessis, Evêque de Québec, était pour lors éloigné de sa ville épiscopale ; le soin des missions le retenait au fond du district de Gaspé. L'hésitation, le trouble furent extrêmes. Un moment de retard pouvait devenir fatal et compromettre la sûreté publique. Mais, rassurez-vous, Mesdames et Messieurs ; un homme va se rencontrer, qui, par sa parole puissante, va dissiper toutes les craintes et réveillera le courage dans tous les cœurs.

Cet homme, universellement respecté pour son éloquence, et son savoir, chéri pour ses manières engageantes et polies, cet homme dont le nom, (nous disent les mémoires du temps,) faisait, de son vivant, autorité dans la Province, c'était le très regretté Jean Henri Auguste Roux, septième Supérieur du Séminaire de St. Sulpice de Montréal. Nous n'avons pas eu le bonheur de voir cet homme vénérable, non plus que vous, jeunes compatriotes de mon âge qui m'écoutez : nous sommes venus trop tard ! mais plusieurs dans cet auditoire ont eu cet avantage. Leurs cheveux blancs attestent que déjà vingt sept hivers ont refroidi ses cendres (obût Apr. 1831..). Mais ce qui le fera connaître de tous, ce sont les ouvrages qu'il a laissés ; monuments, qui survivront à sa mémoire. Grand nombre de traités, "ex-professo," sur des points de loi très compliqués et très difficiles, et également remarquables pour la clarté du style et la force du raisonnement, lui ont valu, ici comme en